



SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI<sup>e</sup> ARRONDISSEMENT  
FONDÉE EN 1898

## LA LETTRE D'INFORMATION

N° 59 – AVRIL 2026

VISITEZ NOTRE SITE : <https://www.sh6e.com/>

### MOT DE LA PRÉSIDENTE

Claire Béchu



Chers sociétaires,

Les vacances de printemps vont occuper une bonne partie de ce mois d'avril et nous vous proposons une seule activité, une conférence sur un ingénieur qui a donné son nom à une rue de l'arrondissement. Mais nous vous rappelons, pour en prendre bonne note, les conférences et visites pour les deux mois à venir.

Dans ce numéro, vous découvrirez aussi le premier épisode de l'histoire de la rue de la Harpe.

Bonne lecture !

### ACTIVITÉS

### CONFÉRENCES À VENIR

**Jeudi 16 avril à 18h00 précises**



#### PAUL SÉJOURNÉ, L'ANTI-GUSTAVE EIFFEL, OU LA PIERRE CONTRE LE FER

PAR CLAIRE BÉCHU, CONSERVATEUR GÉNÉRAL (H.) DU PATRIMOINE AUX ARCHIVES NATIONALES,

Alors que Gustave Eiffel a assis sa notoriété depuis 1858 par la construction d'ouvrages d'art en fer, voici qu'un jeune ingénieur des Ponts et Chaussées, Paul Séjourné, impose sa marque, à partir de 1882, en édifiant des ponts en pierre.

Perfectionnant ce mode de construction millénaire, il réunit dans une imposante publication de six volumes toutes les connaissances sur ce procédé qui a perduré jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. Comble de notoriété : son nom a été donné à une rue du 6<sup>e</sup> arrondissement en 1953.

*Les conférences ont lieu en mairie du VI<sup>e</sup> arrondissement, et durent environ une heure. Entrée libre, sans réservation.*

### ACTIVITÉS

### CONFÉRENCES À VENIR

**Jeudi 21 mai à 18h00 précises**



#### UN COUTURIER DE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS AU XV<sup>E</sup> SIÈCLE : COLIN DE LORMOYE ET SON LIVRE DE BOUTIQUE

PAR JULIE CLAUSTRÉ, PROFESSEUR DES UNIVERSITÉS EN HISTOIRE DU MOYEN ÂGE.

Les vestiges du livre du couturier Colin de Lormoye constituent un témoignage direct rare de l'artisanat médiéval de la rive gauche de Paris, un document qui n'est ni un règlement de métier, ni un texte provenant du clergé et des élites, si méfiants à l'égard du monde des ateliers.

Comment un artisan du quartier de Saint-Germain-des-Prés concevait-il son travail et son statut au Moyen Âge ? Comment gérait-il son atelier ? Voici une partie des questions qui seront abordées au cours de la conférence.

Illustration : Marchand de vêtements de laine Albucasis (936-1013), Tacuinum sanitatis Ibn Butlân, Taqwim es Siha, BnF

*Les conférences ont lieu en mairie du VI<sup>e</sup> arrondissement, et durent environ une heure. Entrée libre, sans réservation.*



## Bureau international des poids et mesures

Jeudi 29 mai

## VISITE DU BUREAU INTERNATIONAL DES POIDS ET MESURES

Visite organisée par Alain Auzemery

Le Bureau international des poids et mesures, BIPM est l'une des plus anciennes organisations internationales dont le siège est en France. Fondé à Paris, le 20 mai 1875 par la signature d'un traité international connu depuis sous le nom de Convention du Mètre, sa mission est de coordonner le système mondial de mesure.

La visite permettra de découvrir les facettes de cette organisation au cœur d'enjeux scientifiques, politiques et diplomatiques. Responsable du Système international d'unités (SI) et de l'échelle de temps de référence internationale (UTC), il travaille avec les laboratoires de métrologie de ses Membres, les organisations régionales, ainsi que des partenaires stratégiques dans le monde afin de faire avancer la comparabilité et la traçabilité mondiales des mesures.

Nous visiterons la Grande Salle du Pavillon de Breteuil, la collection d'instruments anciens et les jardins.

*Visite réservée aux membres à jour de leur cotisation, qui recevront un formulaire d'inscription.*

Jeudi 18 juin à 18h00 précises



## L'AFFAIRE DES FAUX-MONNAYEURS DU JARDIN DU LUXEMBOURG

PAR ARNAUD MANAS, CHEF DU SERVICE DU PATRIMOINE HISTORIQUE ET DES ARCHIVES DE LA BANQUE DE FRANCE,

En 1906, le jardin du Luxembourg fut l'épicentre d'une affaire de fausse monnaie qui inspira André Gide pour son roman *Les faux-monnayeurs* (1925).

Ce crime, qui était puni des travaux forcés, a inspiré de nombreux auteurs et réalisateurs. Plus récemment, Jean-Paul Salomé a porté au cinéma *L'affaire Bojarski* (2026), autre affaire de contrefaçon mythique des années 1960.

Dans le prolongement de l'exposition *Faux et faussaires*, qui s'est tenue aux Archives nationales, cette conférence reviendra sur l'affaire du Luxembourg et d'autres qui ont défrayé la chronique du XX<sup>e</sup> siècle.

Illustration : Jean-Jacques Barre : pièce de 20 Francs Or. Parismuséescollections.

*Les conférences ont lieu en mairie du VI<sup>e</sup> arrondissement, et durent environ une heure. Entrée libre, sans réservation.*



## Musée Zadkine

Lundi 22 juin

## VISITE COMMENTÉE DU MUSÉE ZADKINE

Visite organisée par Alain Auzemery

Le sculpteur Ossip Zadkine (1888-1967) a vécu rue d'Assas au cœur du VI<sup>e</sup> arrondissement pendant quarante ans.

Il s'installe rue d'Assas en 1928, dans une petite maison-atelier.

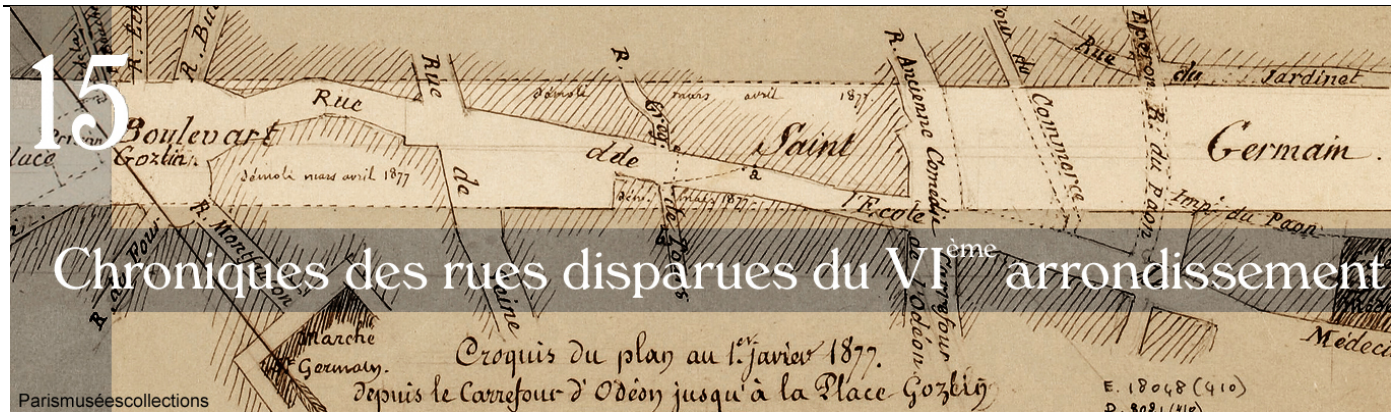
L'artiste, qui a connu l'âge d'or du quartier Montparnasse, lui est resté fidèle sa vie durant à la différence de nombreux « Montparnos ».

Cet attachement explique la décision de préserver la maison-atelier dans laquelle il vécut et de la transformer en musée en 1982 grâce au legs de sa femme, la peintre Valentine Prax.

Le musée nous sera présenté par sa conservatrice Cécilie Champy-Vinas..

Illustration : La façade et le jardin du musée Zadkine aujourd'hui. © Pierre Antoine

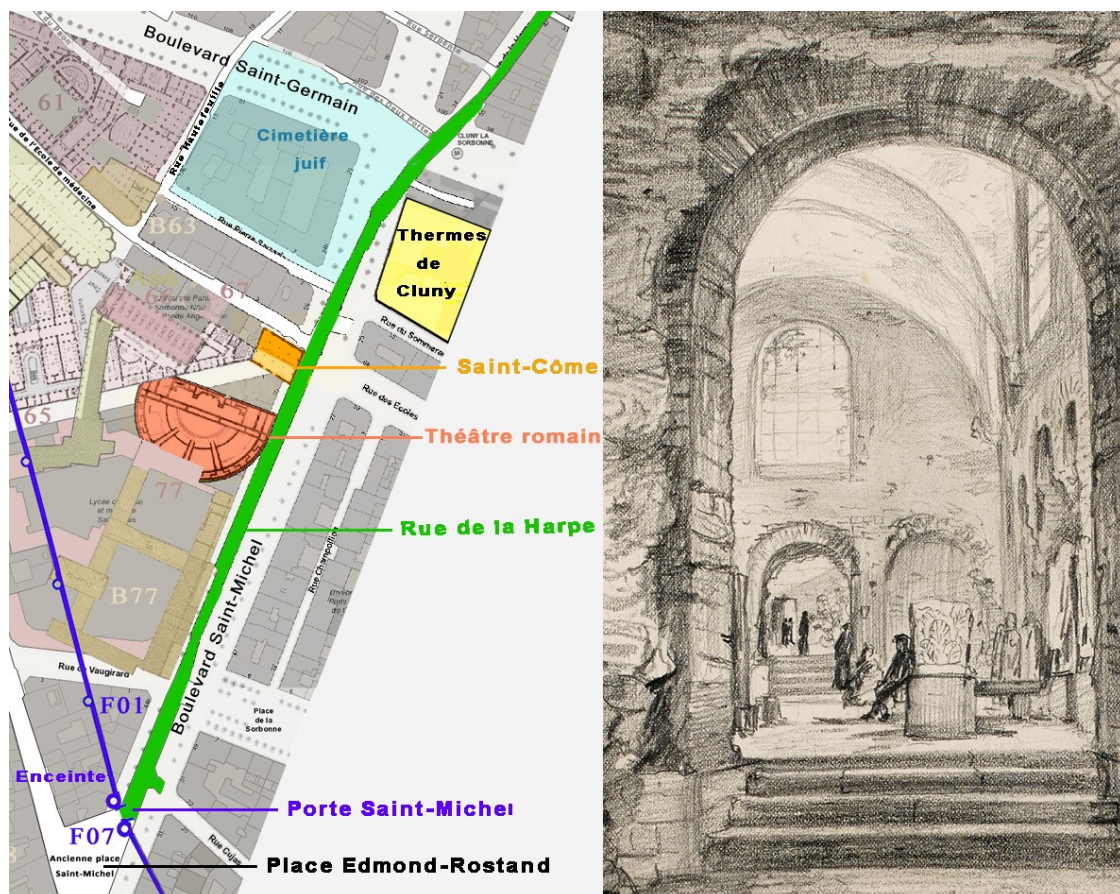
*Visite réservée aux membres à jour de leur cotisation, qui recevront un formulaire d'inscription.*



## Rue de la Harpe (1/4)

### *D'un empereur à l'autre*

Le lecteur pourrait être surpris de trouver la rue de la Harpe dans cette chronique des rues disparues du 6<sup>ème</sup> arrondissement, pour la double raison qu'elle figure toujours dans l'annuaire des rues de Paris, se frayant un passage entre les restaurants pour touristes, de la rue Saint-Séverin au boulevard Saint-Germain, et que de toute manière elle se situe dans le 5<sup>ème</sup> arrondissement.



Plan de situation de l'ancienne rue de la Harpe (plan topographique Sh6). Salle des Thermes de Julien, palais de Cluny, 1865, A. Magnan (détail). Parismuséescollections.

Ce serait oublier que la rue actuelle ne représente qu'un court tronçon d'une voie beaucoup plus longue qui grimpait jusqu'à ce qui est devenu aujourd'hui la place Edmond-Rostand, aux portes du jardin du Luxembourg, et que les travaux haussmanniens ont amputé des deux tiers. Le tronçon disparu a été recouvert par le boulevard Saint-Michel, qui marque la limite entre les 5<sup>ème</sup> et 6<sup>ème</sup> arrondissements. C'est ce tronçon qui est donc légitimement évoqué ici.

## Une voie très ancienne

La rue de la Harpe était l'une des plus anciennes rues de Paris, car son tracé correspondait à l'un des trois *cardo* de la Lutèce gallo-romaine, le *cardo* étant, dans les villes romaines, l'artère nord-sud le long de laquelle s'élevaient les principaux édifices et aménagements publics. Il existait un peu plus vers l'est un autre *cardo*, dont la rue Valette rappelle le tracé, et, entre les deux, l'artère principale, le *cardomaximus*, dont l'avatar depuis le Moyen-âge jusqu'à nos jours est la rue Saint-Jacques.

Le premier nom qu'on lui connaît au Moyen-âge, du moins pour sa partie nord, est *rue des Juifs*, en raison de la présence d'une communauté israélite établie alentour. On l'appelait aussi, et ce n'est pas sans rapport avec la première appellation, de *rue de la Harpe*, à cause d'une enseigne représentant cet instrument qui fait référence au roi David. À partir de la fin du 13<sup>ème</sup> siècle, c'est ce dernier nom qui prévaut.

Le tronçon suivant fut d'abord connu comme *rue Gibard*, du nom de la porte qui la fermait à son extrémité sud, mais au début du 15<sup>ème</sup> siècle, avec la construction de l'église Saint-Côme, à l'angle de la rue des Cordeliers (devenue rue de l'École-de-Médecine), on l'appela *rue Saint-Côme*. Petit à petit cependant, l'usage se répandit de la désigner comme *rue de la Harpe*, et à partir du 16<sup>ème</sup> siècle c'est sous ce nom unique que les deux tronçons seront désignés sur les plans successifs de Paris<sup>1</sup>.

## Les Thermes (de Cluny ou de Julien)

Rien d'étonnant à trouver des thermes le long d'un *cardo*. Construits entre la fin du 1<sup>er</sup> siècle et le début du 2<sup>ème</sup> de notre ère, ils occupaient un espace plus étendu que les ruines actuelles, correspondant à peu près au quadrilatère formé par les boulevards Saint-Germain et Saint-Michel et les rues de Cluny et du Sommerard. Ils étaient alimentés par un aqueduc souterrain qui amenait les eaux des sources de Rungis.

Au début du 4<sup>ème</sup> siècle la pression exercée par les « barbares » sur les frontières orientales de l'empire romain amenèrent les autorités à délaisser la rive gauche de la Seine au profit de l'île de la Cité, plus facile à défendre, qu'on entourait de murs et où une première résidence impériale fut bâtie. L'empereur Constantin Chlore n'en fit pas moins transformer les thermes en palais où il aimait à se reposer entre deux campagnes. Sa mort en l'an 306 ouvrit une crise dynastique, où les luttes sans merci pour le pouvoir annonçaient celles qui marqueraient, quelques siècles plus tard, la période mérovingienne. Son petit-fils Julien, qui représentait en Gaule l'empereur en titre, son cousin Constance II, procéda en 360 à une sorte de coup de force, refusant de déférer à son ordre d'aller combattre en Orient. Julien fut soutenu par son armée, qui le proclama empereur.<sup>2</sup> Il fit à son tour des anciens thermes sa résidence de prédilection lors de ses séjours en Gaule, d'où vient qu'on parle des *Thermes de Julien*.

En dépouillant d'anciennes chartes royales, le moine et historien Jean Mabillon en a trouvé plusieurs signées du Palais des Thermes et datées du règne de Childébert I<sup>er</sup> ; il en a conclu que ce roi mérovingien avait lui aussi résidé dans le palais des empereurs romains<sup>3</sup>. Ce fut sans doute l'un des derniers, car Mérovingiens, Carolingiens et les premiers Capétiens n'avaient pas encore fait de Paris leur capitale officielle et, quand ils y résidaient, ils occupaient le palais de la Cité. Plus ou moins laissé à l'abandon, le palais des Thermes commença à servir de carrière aux maçons pour la construction des maisons alentours. Il restait cependant propriété royale. Aux 12<sup>ème</sup> et 13<sup>ème</sup> siècles, des chartes en avaient concédé l'usage à une succession de bénéficiaires. Ainsi en 1218 Philippe Auguste concéda la « donation à perpétuité » du « palais des Thermes » à l'un de ses chambellans, un certain Henri : le document apprend que le palais était devenu une exploitation agricole et disposait d'un pressoir, confirmant qu'à cette époque la région parisienne était une zone viticole<sup>4</sup>.

Au 14<sup>ème</sup> siècle le domaine fut acquis par Pierre de Chasles, abbé de Cluny, déjà propriétaire d'un hôtel rue Saint-Jacques : l'histoire des deux est dès lors indissociable. Quand l'hôtel de Cluny fut reconstruit à la fin du 15<sup>ème</sup> siècle, le palais des Thermes fut démembré. Les bâtiments furent rasés ou transformés ; la salle la plus vaste, le *frigidarium*, servit d'entrepôt ou d'atelier. Des maisons furent édifiées le long de la rue de la Harpe, ce qui explique que les Thermes, bains ou palais, ne soient plus représentés sur les anciens plans de Paris. Ils n'avaient pas pour autant disparu de la mémoire des Parisiens, comme en témoigne vers le milieu du 18<sup>ème</sup> siècle l'historien et géographe Jean-Aimar Piganiol de La Force<sup>5</sup> :

*Il nous reste de cet antique palais des Thermes un morceau bien précieux pour les amateurs de l'Antiquité. C'est une grande salle qui est au fond d'une maison qui a son entrée dans le rue de la Harpe et pour enseigne la Croix de Fer. Cette salle est grande et sa voûte s'élève jusqu'au comble des maisons voisines. Elle est construites de petites pierres taillées artistement et si bien jointes qu'à peine en aperçoit-on les jointures. En un mot cette salle, soit pour l'ordonnance, soit pour la fabrique, ressemble entièrement, soit aux palais, soit aux thermes des empereurs romains.*

Pour la petite histoire, Piganiol rapporte qu'un érudit du 14<sup>ème</sup> siècle avait hasardé l'hypothèse que l'on parlait à tort de *thermes* et que la bonne appellation devrait être *termes*, sans *h*, parce que c'était là que « tous les ans, à chaque terme, les Romains recevaient les tributs qu'ils levaient sur les Parisiens ». Et il ajoute avec raison que « ce sentiment n'a pas fait fortune et ne mérite pas d'en faire ».

Une partie des salles voûtées fut recouverte de vastes jardins qui perdurèrent pendant plusieurs siècles. Piganiol de La Force, parlant de l'hôtel de Cluny, écrit ainsi :

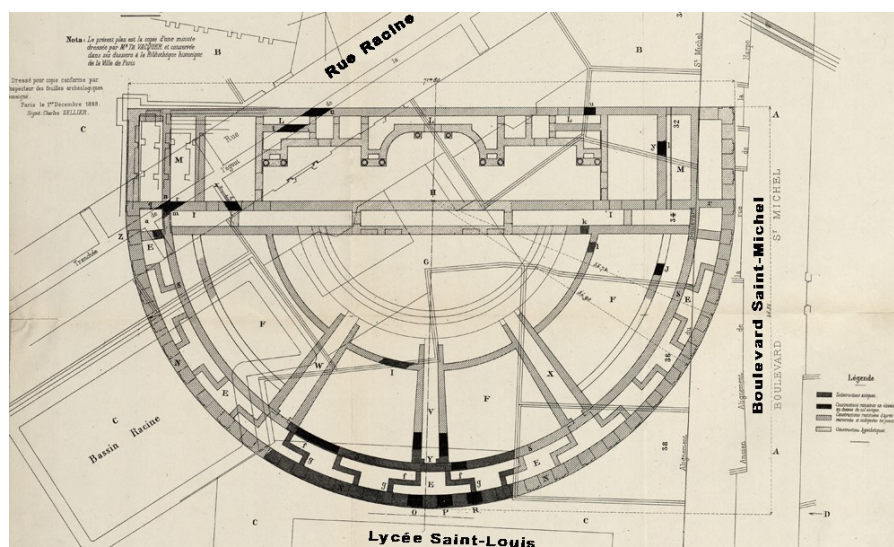
*On voit encore dans cet hôtel un jardin sur une terrasse fort élevée et qui est un reste du Palais des Thermes, sur les ruines duquel cet hôtel a été bâti. L'hôtel de Cluny n'occupe qu'une très petite partie de l'emplacement du Palais des Thermes qui s'étendait fort loin et était accompagné d'un grand jardin et de tout ce qui est nécessaire aux palais des empereurs et des rois.*

Il apporte aussi de précieuses précisions sur l'alimentation en eau des Thermes. Sous François I<sup>er</sup>, en plein conflit avec Charles Quint, des soldats du génie travaillaient près de la porte Saint-Jacques à des aménagements visant à s'opposer à l'armée impériale au cas où elle attaquerait Paris :

*Ils découvrirent des tuyaux ou canaux qui conduisaient l'eau qu'on faisait venir d'Arcueil, ou de Rungis, à ce palais. Ces tuyaux faisaient partie de l'aqueduc antique d'Arcueil, et les connaisseurs ne doutent point que celui qui avait fait construire le palais des Thermes, n'eût fait construire aussi cet ancien aqueduc.*

Il faut attendre la Restauration pour que l'architecte Antoine Quatremère de Quincy fasse démolir les maisons élevées sur la rue de la Harpe, ouvrant ainsi la vue sur les ruines subsistantes.

## Le théâtre romain



Plan des vestiges du théâtre gallo romain découverts par Mr Théodore Vacquer. Parismuséescollections

C'est l'archéologue et architecte Théodore Vacquer (1824-1899) qui en 1861 identifia les vestiges de l'ancien théâtre romain de Lutèce, alors bien oublié. Il en a laissé un rapport très détaillé que la Commission du Vieux Paris publia *in extenso* dans le procès-verbal de sa séance du 7 décembre 1899 et sur lequel nous nous appuyons ici. Comme souvent en pareil cas, ce sont des travaux de génie civil, et des plus prosaïques, qui ont permis cette découverte. Il s'agissait de construire de nouvelles cuisines au lycée Saint-Louis, le long de la rue Racine. Au vu de la forme et de la nature des matériaux mis au jour, Vacquer

comprit très vite qu'il s'agissait d'un théâtre, d'autant plus que les vestiges en question se trouvaient à proximité du *cardo*, dont on connaissait l'existence.

Il put déterminer avec précision les dimensions de l'édifice, qui avait une forme semi-elliptique. Le grand diamètre mesurait 71 m. 48, le petit 49 m. 69 dont 12 m. pour la scène. « Selon l'usage habituel des Anciens, le théâtre gallo-romain de Paris regardait vers le septentrion ; son axe forme avec le nord une déclinaison orientale de 19° environ, c'est-à-dire qu'il est orienté au nord-nord-est ». Si on cherche à le situer dans la topographie actuelle, le mur de scène partirait du n° 34 du boulevard Saint-Michel, traverserait la rue Racine et se terminerait contre le mur sud de l'ancien réfectoire des Cordeliers. À l'opposé les gradins auraient été adossés au mur nord du lycée Saint-Louis<sup>6</sup>.

Vacquer n'a pas procédé à des comparaisons avec d'autres théâtres de la même époque, mais il incline à penser qu'il s'agit « d'un monument qui, à lui seul, annoncerait, mieux peut-être que tout autre, que la ville qu'il était destiné à embellir n'était pas de celle qu'on peut placer au dernier rang ». C'était un théâtre digne d'une résidence impériale.

Il n'en a pas moins disparu, « détruit par les hommes beaucoup plus que par l'effet du temps. Il fut probablement exploité, d'abord comme une sorte de carrière, puis, ses ruines embarrassant les cultures, on les dérasa au niveau où se sont montrées celles que j'ai retrouvées ». Ce fut le cas de la plupart des édifices romains de Lutèce quand les habitants et le pouvoir, pour mieux se protéger, s'établirent dans l'île de la Cité, puis sur la rive droite. Seuls les thermes de Julien et, bien que reconstitué d'une manière discutable, l'amphithéâtre connu sous le nom d'« arènes de Lutèce » en portent aujourd'hui témoignage.

### *Le cimetière juif*

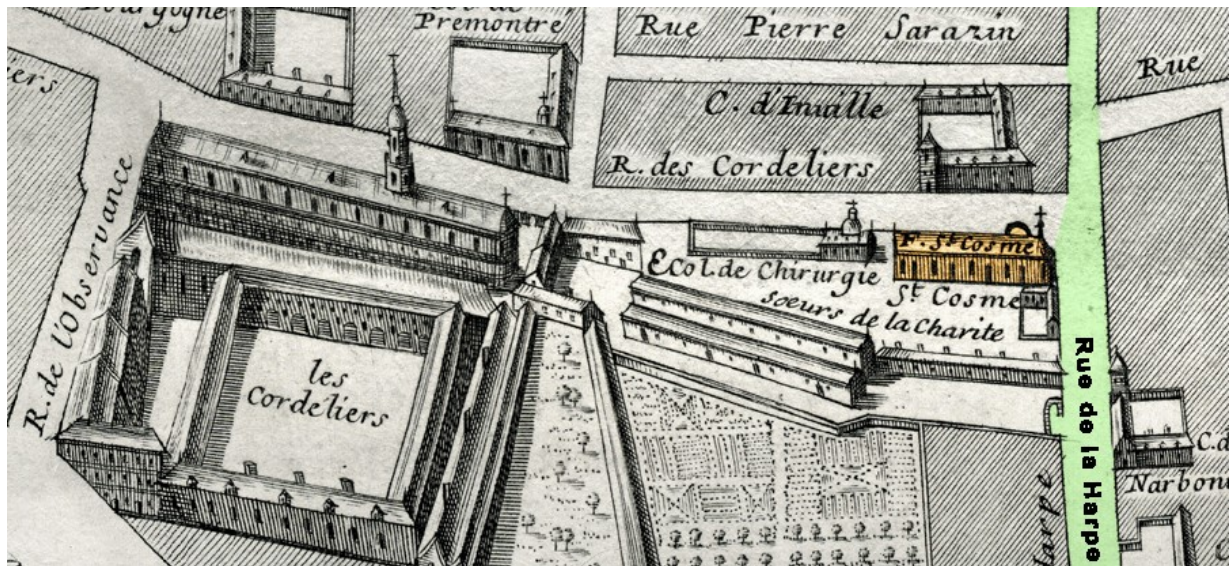
Nous avons vu que la partie basse de la rue de la Harpe s'est d'abord nommée rue des Juifs. Philippe Auguste en effet, à court d'argent, avait rappelé en 1198 la communauté israélite qu'il avait chassée de Paris en 1182 et celle-ci s'était établie en divers quartiers, dont la partie basse de la rue de la Harpe. Certains suggèrent à ce propos que le nom final de la rue ferait référence à la harpe du roi David...

Des cimetières dédiés à cette communauté virent le jour en divers endroits. Quand un peu plus tard Philippe le Hardi prit à nouveau des mesures restrictives à son endroit, il n'en subsista plus qu'un, sur la rive gauche. Les découvertes faites à l'occasion des travaux des boulevards Saint-Germain et Saint-Michel et du métropolitain ont permis d'en préciser l'emplacement. Il occupait le quadrilatère formé par les rues Hautefeuille, Pierre Sarrazin, de la Harpe et des Deux-Portes (cette dernière reliait la rue Hautefeuille à la rue de la Harpe et a été absorbée par le boulevard Saint-Germain). À la même époque les travaux d'agrandissement par Louis Hachette de la petite librairie qu'il tenait à l'angle de la rue Pierre Sarrazin et de la rue de la Harpe ont permis de mettre au jour près de quatre-vingt stèles couvertes d'inscriptions hébraïques dont il fit don au musée de Cluny<sup>7</sup>.

En 1306 Philippe le Bel, abandonna la politique de tolérance de son père Philippe le Hardi et chassa les Juifs. En 1311 il vendait le terrain du cimetière à la communauté des religieuses dominicaines de Poissy, qu'il venait de fonder. Dix ans plus tard « les religieuses de Poissy ont donné par échange à Jean, comte de Forest, une place sise à Paris, rue de la Harpe, appelée le cimetière des Juifs [...] et a le comte de Forest délaissé aux dites religieuses la terre de Picardie, au diocèse de Meaux »<sup>8</sup>. Le comte de Forest s'y fit construire une belle demeure, appelée par déformation hôtel de Forez, ainsi que de plus modestes maisons le long de la rue de la Harpe. Les débris des pierres tumulaires du cimetière abandonné sont alors utilisées comme marches d'escalier, dalles ou éléments de murs. Certains sont aujourd'hui rassemblés au musée de Cluny.

### *L'église Saint-Côme*

À l'angle sud de la rue de la Harpe et de la rue des Cordeliers s'élevait l'église Saint-Côme. L'entrée se faisait par le côté, rue la rue des Cordeliers (l'actuelle rue de l'École-de-Médecine). Son chevet donnait sur la rue de la Harpe « où elle ne présentait, au lieu d'abside, qu'une façade postérieure rectiligne »<sup>9</sup>. Son histoire et celle, souvent pittoresque, de plusieurs de ses curés seront traitées dans une prochaine série de chroniques consacrées aux églises disparues du 6<sup>ème</sup> arrondissement.



L'église St Cosme en situation sur le plan de De La Caille, 1714. Coll. J. Callais.

### De la porte Saint-Michel ...

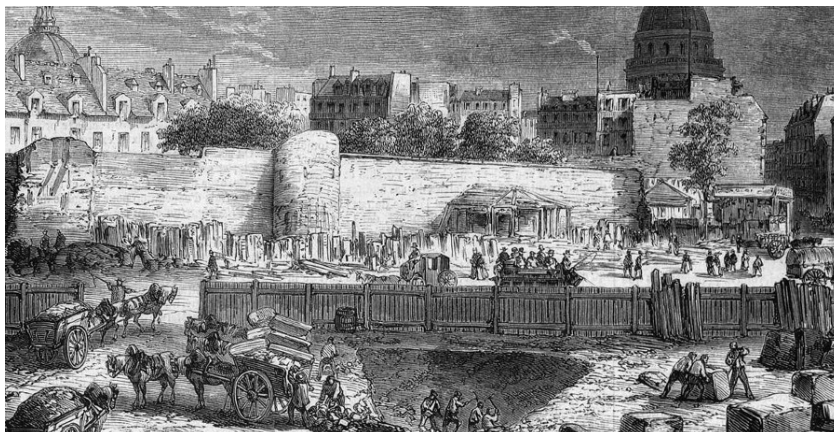
Des sept portes qui perçaient la muraille de Philippe Auguste sur la rive gauche, trois se situaient sur le territoire de l'actuel 6<sup>ème</sup> arrondissement : d'ouest en est, la porte de Buci (d'abord appelée porte Saint-Germain), qui fermait la rue Saint-André-des-Arts, la porte Saint-Germain (d'abord appelée porte des Cordeliers), qui fermait la rue des Cordeliers (voir notre précédente chronique sur la rue du Paon-Saint-André), et la porte Saint-Michel, qui fermait la rue de la Harpe.

La porte Saint-Michel se situait à peu près au niveau de la rue Cujas, face au n°53 du boulevard Saint-Michel. Une gravure réalisée au 19<sup>ème</sup> siècle en propose une représentation dans son état supposé au 14<sup>ème</sup> siècle : elle se compose de deux grosses tours rondes coiffées d'un toit conique, reliées par un corps central précédé d'un pont-levis. Des douves en eau courent le long de la muraille.



Reconstitution de la porte Saint-Michel au XIV<sup>e</sup> siècle. Gravure du XIX<sup>e</sup>, coll. C. Chevalier

Elle est mentionnée sur les anciens plans de Paris des 16<sup>ème</sup> et 17<sup>ème</sup> siècles : ceux de Truchet et Hoyaux, en 1552, de Quesnel, daté de 1609, de Jouvin de Rochefort, en 1672, ou de Bullet et Blondel, en 1676. Mais elle a disparu des plans de Nicolas de Fer en 1697, de Delisle en 1716, de Delagrive en 1728, ou de Jaillot en 1748. C'est qu'entre temps Louis XIV, ayant par ses victoires repoussé au nord et à l'est les frontières de son royaume, estima qu'il n'était plus nécessaire de protéger sa capitale par une muraille fortifiée et ordonna sa démolition : la porte Saint-Michel était condamnée, mais elle semble avoir été démantelée en deux phases. La tour ouest et le corps central furent démolis en 1679, tandis que l'autre tour était peu après transformée en château d'eau, avant d'être abattue à son tour et de céder la place à une fontaine<sup>10</sup>.

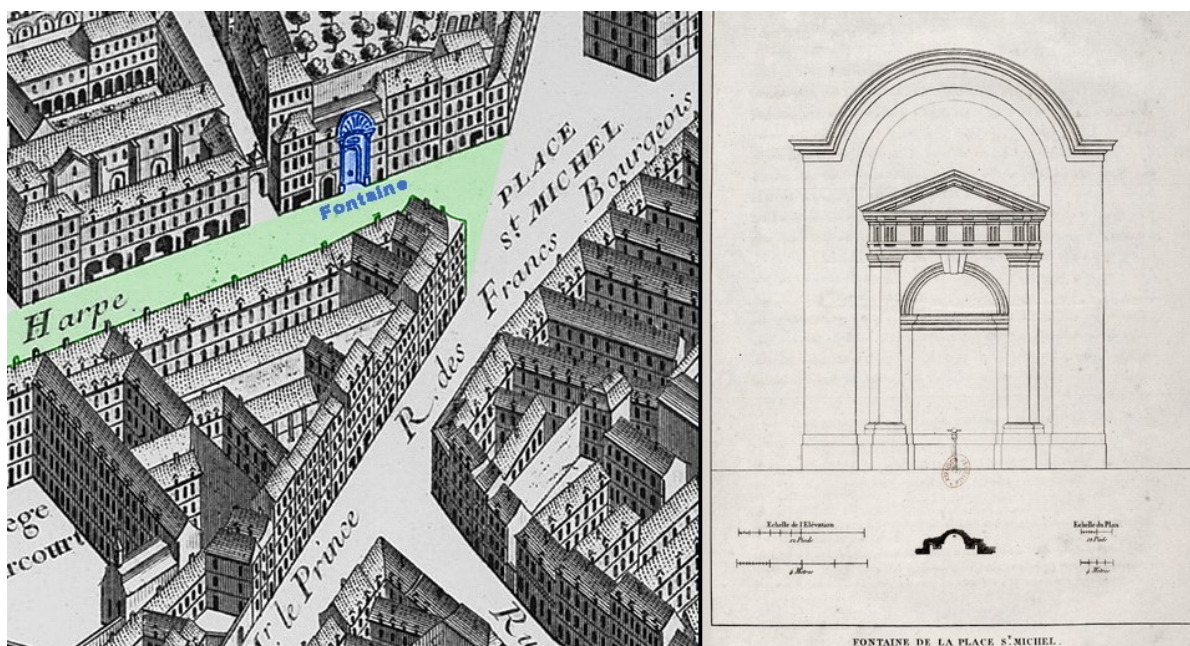


Anciens murs découverts place Saint-Michel. Gravure de Gaidreau, coll. C. Chevalier

... à la fontaine Saint-Michel (l'ancienne!) ...

Cette fontaine, érigée en 1687, était l'une des quinze fontaines dont un arrêt royal du 22 avril 1671 avait décidé la création. Elle fut dessinée par Pierre Bullet, l'architecte auquel on doit, entre autres, la porte Saint-Martin<sup>11</sup>. Elle était alimentée par les eaux de l'aqueduc d'Arcueil.

Connue sous le nom de fontaine Saint-Michel, le plan de Turgot la situe à peu près face au débouché de la rue Monsieur-le-Prince. On peut aisément se la représenter, grâce au talent du graveur Alexandre Moisy et du peintre Amaury-Duval. Sa simplicité contraste avec la magnificence de celle qui prendra son nom, sous le II<sup>nd</sup> Empire, au bas du nouveau boulevard Saint-Michel :



L'ancienne fontaine Saint-Michel en situation sur le plan Turgot (c 1732).

Fontaine de la place Saint-Michel, gravure tirée du livre « Fontaines de Paris », Moisy Normand et autres, BnF

*Cette fontaine se compose d'une espèce de petit péristyle composé de quatre colonnes d'ordre dorique et surmonté d'un fronton ; au dessus et un peu en avant, est une grande arcade supportée par des pieds-droits avec imposte, et au-dessous l'on a pratiqué une niche semi-circulaire, au bas de laquelle est un mince robinet qui laisse échapper l'eau. C'est dans la simplicité, dans la justesse des proportions et dans la pureté des profils, qu'il faut chercher le mérite de ce monument.*

Comme il était d'usage à l'époque, on lui avait apposé une plaque portant un distique en latin. Celui-ci était tiré des œuvres d'un poète du 17<sup>ème</sup> siècle, Jean de Santeul, chanoine de l'abbaye de Saint-Victor. En voici la traduction :

*Sur cette montagne on peut puiser aux sources de la sagesse.  
Ne dédaignez pas cependant l'eau pure de cette fontaine.*

Les *sources de la sagesse* sont évidemment une allusion à l'Université toute voisine.

La fontaine Saint-Michel disparut avec l'ensemble des maisons qui bordaient la rue de la Harpe, lors du percement du boulevard Saint-Michel, au milieu du II<sup>nd</sup> Empire. Mais son nom fut réattribué à la nouvelle fontaine monumentale que Davioud érigea en 1860 place Saint-André-des-Arts, à l'angle du boulevard Saint-Michel, représentant *l'archange Michel terrassant le Diable*.

... et à la place Edmond-Rostand

Au-delà de la porte, vers le sud, la rue de la Harpe était prolongée par la rue d'Enfer, elle aussi destinée à être absorbée ultérieurement par le boulevard Saint-Michel. Au début de la rue d'Enfer débouchaient également deux voies dont le tracé longeait celui de l'ancienne muraille : à l'ouest, la rue des Fossés-Monsieur-le-Prince (qui existe toujours sous le nom raccourci de rue Monsieur-le-Prince), et à l'est la rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel (qui a partiellement disparu avec le percement de la partie basse de la rue Soufflot, mais dont on retrouve l'autre extrémité dans les rues Malebranche et des Fossés-Saint-Jacques).

La disparition de la porte créait donc une sorte de carrefour entre ces quatre voies qui se croisaient en oblique. On lui donna le nom de *Place du Marché-Saint-Michel*, en raison d'un marché qui s'y établit quelque temps, avant de déménager à l'autre extrémité, au débouché du pont Saint-Michel.



Bassin de la place Edmond-Rostand. Photographie d'H. Blancard, c 1890. Parismuséescollections.

Au 19<sup>ème</sup> siècle le percement de la rue Soufflot et du boulevard Saint-Michel, complété par la création de la rue de Médicis, a notablement transformé la physionomie de cette place, donnant naissance à l'actuelle *place Edmond-Rostand* avec sa jolie fontaine due au ciseau de Gustave Crauk.

à suivre ...

Jean-Pierre Duquesne

- 1 A. Berty, *Topographie historique du Vieux Paris*, T 5 (Région occidentale de l'Université), Paris, Imprimerie nationale, 1887.
- 2 A. Berty, *Topographie historique du Vieux Paris*, T 5 (Région centrale de l'Université), Paris, Imprimerie nationale, 1887.
- 3 *Ibid.*
- 4 *Ibid.*
- 5 Jean Aimar Piganiol de La Force, *Description historique de la ville de Paris et de ses environs*, tome 6, Paris, 1765.
- 6 C. Chevalier, *Topographie historique du VI<sup>e</sup> arrondissement de Paris*, Société historique du VI<sup>e</sup> arrondissement de Paris.
- 7 Xavier Dectot, *Catalogue des collections RMN-Grand Palais, sculptures des XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, collections du musée de Cluny*, 2011, m.à.j. mai 2016.
- 8 A. Berty, *op. cit.*
- 9 A. Berty, *Topographie historique du vieux Paris, région occidentale de l'Université*, Paris, Imprimerie nationale, 1887.
- 10 *Ibid.*
- 11 Alexandre Moisy et Amaury-Duval, *Les fontaines de Paris, anciennes et nouvelles*, Paris, Firmin-Didot, 1812.